

Iris
Devant Alzheimer, nous sommes tous égaux
***Iris*, Royaume-Uni / États-Unis 2001,90 minutes**

Monica Haïm

Number 219, May–June 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59133ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Haïm, M. (2002). Review of [*Iris : devant Alzheimer, nous sommes tous égaux / Iris, Royaume-Uni / États-Unis 2001,90 minutes*]. *Séquences*, (219), 49–49.

IRIS

Devant Alzheimer, nous sommes tous égaux

Iris, c'est avant tout un véhicule pour la comédienne britannique Dame Judi Dench, de toute apparence très aimée de *Miramax* qui lui donne un rôle dans chacun de ses films depuis *Mrs. Brown*, où nous l'avons découverte. C'est ensuite une piste pour lancer une nouvelle trouvaille : le comédien britannique Jim Broadbent, son partenaire de jeu.

Il est sans doute plus facile de jouer une reine, fantôme de bien des petites filles, qu'une personne atteinte d'une maladie très grave qui est notre hantise à tous, et, Dame Judi Dench est moins étonnante ici que dans *Mrs. Brown*. Je trouve son jeu trop voyant, trop *method*, trop naturaliste, *incarnation*, *devenir* le personnage.

Jim Broadbent joue son rôle de compagnon dans le même style. Il est très enthousiaste. Reconnaissons que pour un comédien anglais l'ouverture des portes d'Hollywood représente une croissance beaucoup plus qu'appréciable du compte en banque et du prestige social.

Comme il a bien fallu les mettre dans une histoire pour qu'ils nous montrent leur magie, les producteurs ont trouvé celle de deux vieux époux sans enfants, dont l'un est frappé par la maladie d'Alzheimer. Dévoué, toujours aimant et protecteur farouche de la dignité du malade, l'autre s'en occupe, prodigue affectueusement tous les soins jusqu'à l'épuisement, sans aide aucune, comme pour protéger la victime de la pitié d'autrui. C'est le comportement idéal d'un époux vis-à-vis la terrifiante maladie de l'autre. Les langues fourchues diraient qu'on a déjà vu ce film à la télé US.

Dans *Iris*, à la différence du film déjà vu, le couple n'est pas anonyme et ordinaire. C'est celui, célèbre, que formait l'écrivaine Dame Iris Murdoch avec le critique littéraire John Bayley. On pourrait crier que c'est pire encore : un de ces films US vus à la télé et réalisés, dans l'esprit rétrograde, selon lequel les malheurs de gens célèbres sont plus graves que ceux des gens ordinaires.

Le couple offre l'image même d'intellectuels, d'artistes anglais dans la tradition de Bloomsbury, du moins en ce qui concerne le soin minimal accordé aux apparences; la pratique de « l'amour libre » et la célébration hédoniste du corps.

Elle, née en 1919, étudie à Oxford. C'est une brillante étudiante en philosophie, spécialiste de Platon (pas très moderne, mais que voulez-vous, c'est Oxford !). À sa mort en 1999, elle laisse derrière elle une œuvre qui compte 39 romans. À Oxford, elle se lie avec John Bayley qu'elle ensorcelle, dépucelle et épouse.

Si vous vous attendez à des renseignements sur leur milieu d'origine, sur le monde dans lequel ils ont vécu et comment ils l'ont vécu, il va falloir attendre soit un documentaire, soit une fiction documentée habitée par une autre idée. D'*Iris*, vous n'apprendrez rien de la position de Dame Iris Murdoch face au com-



Intimiste, modeste et humain

munisme ou au féminisme, d'Oxford pendant la Guerre froide, de la tradition littéraire dans laquelle s'inscrivent ses romans et de quoi ils parlent. La seule chose que vous apprendrez, c'est qu'elle s'intéressait à l'éducation et qu'elle prononça beaucoup de conférences et donna beaucoup d'interviews pour faire son éloge. De même, vous n'apprendrez rien sur l'activité critique et professorale de John Bayley.

On pourrait soutenir que l'absence de contexte historique, politique, littéraire et culturel est un défaut grave du film. Mais on peut soutenir aussi que le film ne propose pas un récit de la vie de Dame Iris, mais autre chose : reconforter ceux qui sont entourés par cette terrifiante maladie ou se sentent menacés par elle; libérer ceux qui souffrent de l'idée culpabilisante que les cerveaux faibles et peu exercés sont plus susceptibles à la destruction que ceux qui sont puissants et actifs; montrer un modèle de comportement exemplaire de la part d'un époux afin qu'un malade éventuel puisse voir ce qu'il peut espérer et inspirer l'époux qui aurait la tâche de soigner le malade.

Cette volonté de servir plutôt que de renseigner s'exprime, à mon avis, par l'écriture filmique. Cadres serrés, atmosphère fermée — même les extérieurs semblent des intérieurs — les images, plus filtrées, plus douces, ont un air de famille avec celles de Ken Loach. *Iris* est intimiste, modeste, humain et, cinématographiquement, sans prétention. Ce que j'en retiens après avoir noté que les retours en arrière sont trop mécaniques, c'est le contraste de la lumière chaude des images jaune-brune de la jeunesse avec la lumière froide des images bleu-gris de la vieillesse, du crépuscule, de la maladie, de la déchéance. Le souvenir de cette lumière est, pour moi, la manifestation de l'esprit profondément humain de ce film.

Monica Haïm

Royaume-Uni/États-Unis 2001, 90 minutes — Réal. : Richard Eyre — Scén. : John Bayley, Richard Eyre, Charles Wood — Photo : Roger Pratt — Mont. : Martin Walsh — Mus. : James Horner — Déc. : Gemma Jackson — Cost. : Ruth Myers — Int. : Judi Dench (Iris Murdoch), Jim Broadbent (John Bayley), Kate Winslet (jeune Iris Murdoch), Hugh Bonneville (jeune John Bayley) — Prod. : Robert Fox, Scott Rudin — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.